

ne puis rien sans l'ordre de M. le directeur!... Vous comprenez bien, n'est-ce pas, que je ne suis qu'une simple employée...

—Alors, me voici condamnée à rester ici, peut-être pendant des heures?...

—Tout ce que je pourrais faire, ça serait d'aller demander la permission à M. le directeur...

—Allez-y donc bien vite, je vous en prie, madame! exclama Marie-Jeanne, craignant de ne pouvoir réaliser la promesse faite à l'homme qui devait l'attendre au rond-point du parc...

La surveillante ne demandait pas mieux, car ce désir si inattendu de la part de la femme qui, la veille, avait montré tant d'exaltation, ce calme succédant tout à coup au plus violent désespoir, indiquait que la pauvre femme entraînait, plus tôt qu'on n'était en droit de l'espérer, dans la période de la résignation et de l'oubli.

Aussi s'empressa-t-elle de se rendre auprès du professeur Marcus, afin de lui faire part de cette bonne nouvelle.

CHAPITRE X. — LE PARC AUX FOUS

Le professeur Marcus n'eut garde de refuser l'autorisation que lui demandait Mme Brigitte, au nom de Marie-Jeanne.

Ce que la surveillante lui avait dit de l'état de calme dans lequel se trouvait la nouvelle pensionnaire, l'avait étonné et satisfait à la fois.

—Du moment qu'il en est ainsi, répondit-il à la femme qui l'avait en si grande admiration, je ne vois aucun inconvénient à ce que votre protégée se promène avec les autres malades.

Et comme la surveillante remerciait :

—J'ai toutefois une recommandation à vous faire, ajouta le professeur Marcus. Cette promenade que j'autorise devrait cesser immédiatement si cette femme, que vous me dites absolument calme, donnait subitement le moindre signe d'agitation.

—J'espère qu'il n'en sera rien, mais, si la chose arrivait, j'obéirais aux ordres de monsieur le directeur.

Le professeur Marcus semblait singulièrement inquiet ; très énervé, il parlait bref, martelant la phrase.

L'air de bonhomie qu'il savait se donner dans ses rapports avec le personnel de l'établissement était remplacé, sur sa physionomie soucieuse, par une expression qui tenait, à la fois, de la sévérité et de la souffrance.

C'est qu'après avoir, la veille, violenté sa conscience, cet homme avait fait un vigoureux retour sur lui-même.

La nuit d'insomnie qu'il avait passée, lui aussi, tandis que Marie-Jeanne subissait, de son côté, les plus affreux tourments de l'anxiété, cette nuit avait été pour lui pleine d'avertissements sombres.

Il avait entrevu la fin de cette existence ténébreuse faite d'hypocrisie et d'odieuses condescendances, arrivant à la suite d'une catastrophe soudaine, imprévue, et qu'il lui serait impossible de conjurer.

Il avait vu clair pendant cette nuit de remords où la raison, luttant contre l'amour paternel, avait mis en déroute les criminelles hésitations et fait triompher en lui les sentiments d'honneur et d'humanité.

Il était bien résolu à ne céder ni aux prières, ni aux colères, ni aux menaces de son fils.

Il l'attendrait de pied ferme, sachant qu'il ne manquerait pas de venir—selon son habitude—afin d'assurer, une fois encore, grâce à la faiblesse paternelle, sa victoire contre les révoltes de conscience du docteur Marcus.

Voilà dans quelles dispositions d'esprit se trouvait le savant professeur quand la surveillante se présenta pour lui faire part du désir manifesté par Marie-Jeanne.

Il s'était donc empressé d'accorder la permission que l'on sollicitait, et, s'il avait fait la recommandation que l'on sait, il y avait été amené par la peur d'un scandale qu'il voulait éviter à tout prix.

—N'oubliez pas, dit-il à la surveillante, que je compte sur votre vigilance!

—Je puis répondre que la malade ne se livrera à aucune extravagance, monsieur le directeur, car—depuis ce matin—je n'ai pas cessé de l'observer et je la crois résignée..., au moins pour quelque temps!...

Mme Brigitte ajouta :

—Permettez-moi d'aller lui porter tout de suite la bonne nouvelle, monsieur le directeur!

Marie-Jeanne, comme on le suppose bien, avait attendu avec une impatience mêlée de crainte le retour de la surveillante.

Aussi apprit-elle avec joie que l'autorisation demandée lui était accordée. À voir l'empressement qu'elle mit à suivre la surveillante dans le couloir sombre par lequel on l'avait fait passer la veille, on

eût dit que cette promenade qu'on lui permettait devait être, pour cette infortunée, le premier pas vers la liberté.

Toutefois elle ne put se défendre d'une impression douloureuse quand elle se retrouva dans cette même pièce où le directeur de la maison de santé s'était entretenu avec elle.

La surveillante s'en aperçut et, redoutant un nouvel accès d'agitation et de délire, elle lui dit :

—Vous savez que vous m'avez promis d'être calme.

Marie-Jeanne avait réussi à surmonter son émotion.

—Soyez sans crainte, madame, dit-elle..., je me souviendrai de la promesse que je vous ai faite.

Lorsque les deux femmes descendaient les marches du perron, une forme humaine, traversant l'allée faisant face à l'entrée de l'ancien château, disparut derrière un tronc d'arbre.

C'était le professeur Marcus qui dissimulait sa présence pour voir, de loin, passer l'infortunée que, la veille, il avait promis de "garder".

Et comme si la vue de cette femme, dont le malheur commandait la pitié, l'eût affermi encore dans la courageuse résolution qu'il avait prise :

—Non! se dit-il, je ne céderai pas!... Non!... quoi que tu fasses et quoi que tu dises, Appyani, tu ne m'obligeras pas à commettre cette action odieuse!... Je ne le veux pas!... Je ne le veux pas!

Les pensionnaires de la maison de Suresnes étaient déjà dans le parc lorsque la surveillante y conduisit Marie-Jeanne.

L'arrivée de cette personne que l'on ne connaissait pas encore dans la principale allée conduisant, comme on sait, au "rond-point", fut l'occasion d'une manifestation générale de curiosité.

Marie-Jeanne se sentait mal à l'aise au milieu de tous ces malheureux atteints de démence.

La surveillante comprit, au regard qu'elle lui adressait, qu'il fallait intervenir afin d'empêcher que cette curiosité ne dégénérât en une obsession, en manifestation bruyante et tumultueuse.

Elle fit donc signe aux autres surveillants d'éloigner doucement les malades qu'ils étaient chargés d'accompagner.

Grâce à la manœuvre qui s'exécuta alors, Marie-Jeanne allait continuer sa promenade, quand, tout à coup, un individu qui se tenait à califourchon sur une branche et caché dans l'épais feuillage d'un arbre, se laissa tomber du haut de cette branche juste devant Mme Brigitte et sa compagne.

Et s'adressant à Marie-Jeanne :

—Mon chemin!... Je cherche mon chemin, dit-il d'un air d'égarement qui ne laissait aucun doute sur son état mental.

Et s'adressant à Marie-Jeanne :

—L'avez-vous vu, madame? ajouta-t-il.

—Vu... quoi? dit celle-ci.

—Mon chemin. Je le cherche partout... Impossible de le trouver!...

Mme Brigitte l'écarta du bras et lui montrant un des sentiers aboutissant au rond-point :

—Je l'ai aperçu par là, votre chemin, monsieur Gadichet; il se cachait dans le taillis; allez vite, vous le trouverez cette fois.

—Ah! merci... merci! exclama celui qu'on venait d'appeler Gadichet. J'y vole!...

Et tendant son poing fermé dans la direction qu'avait indiquée la surveillante :

—Eh! mon chemin!... attends-moi, cria-t-il.

"Ah! si je te retrouve, mon coquin, je ne te quitterai plus d'une minute!"

Puis prenant sa course, il disparut dans le sentier, non toutefois sans avoir échangé un signe d'intelligence avec un homme d'un certain âge assis sur un banc et qui, les jambes croisées, époussetait sa botte au moyen d'une branchette fraîchement coupée à arbuste qui se trouvait à proximité du banc.

Cette scène, bien que n'ayant duré que quelques instants, semblait avoir ému Marie-Jeanne.

La pauvre femme paraissait inquiète et troublée. Elle venait d'apercevoir l'homme qui se tenait assis sur un banc, tenant une petite branche d'arbre à la main.

—Je vois que ça vous fait une pénible impression, lui dit la surveillante, prenant le change.

Et comme Marie-Jeanne semblait vouloir se diriger vers le banc où cet homme se tenait assis, Mme Brigitte ajouta :

—Appuyez-vous sur mon bras je vais vous conduire jusqu'à ce banc.

"Vous pourrez vous reposer et vous remettre de la peur que ce diable de Gadichet vous a faite."

Marie-Jeanne s'appuya sur le bras qu'on lui offrait, et, tout en la menant à petits pas, la surveillante lui disait :

—Il n'a pas de méchanceté pour deux liards, ce pauvre garçon... Tout le monde ici le connaît, car il y a déjà longtemps qu'il est dans l'établissement...

Puis, baissant la voix :